

Olga Vandorou - Stavropoulou

**LE PATRIOTISME
DANS L'OPINION PUBLIQUE FRANÇAISE AU MOMENT DE LA
DECLARATION DE GUERRE**

(JUILLET-AOÛT 1914)

INTRODUCTION

En 1914, les soldats français sont partis pour la guerre "la fleur au fusil", soutenus par un vaste élan populaire. Derrière cette formule, devenue un cliché, c'est l'existence d'un sentiment patriotique fort et enthousiaste de l'opinion française que l'imagerie populaire exprime.

En effet, ce patriotisme "Amour de la patrie; désir, volonté de se dévouer, de se sacrifier pour la défendre, en particulier contre les attaques armées"¹ est solidement ancré en France car ce pays est une nation constituée depuis longtemps et très centralisée sur Paris².

Ce patriotisme se confond avec l'un des sens du "nationalisme": "Exaltation du sentiment national; attachement passionné à la nation à laquelle on appartient, accompagné parfois de xénophobie et de volonté d'isolement"³ ou, pour se référer à des sources plus littéraires que linguistiques, se replaçant ainsi dans le contexte social et politique des premières années du XX^e siècle: "le nationalisme (...), c'est simplement le réveil actuel de l'instinct de conservation nationale inquiété par le trop évident affaiblissement du pays, et peut-être par de mystérieuses intrusions étrangères. Il rappelle le temps où le cri français par excellence était: "Vive la nation!". Il nous rattache donc aux origines même de la Révolution, dont nous essayons d'être les continuateurs fidèles"⁴.

Néanmoins, le XIX^e siècle, a conféré une ampleur au patriotisme. Il se caractérise, en effet, par une violente poussée des nationalismes européens au sens où "nationalisme" veut dire "Doctrine, mouvement politique qui revendique pour une nationalité le droit de former une nation"⁵. Nous

1. ROBERT (dictionnaire de la langue française).

2. "Nul n'ignore que la centralisation est l'une des caractéristiques fondamentales de la société française". Selon l'historien Tocqueville, la centralisation remonte à l'Ancien Régime. (In ZELDIN Théodore: *Histoire des passions françaises 1848-1945*, 4. *Colère et politique*, éd. du Seuil, Coll. Points/Histoire, p. 189).

3. ROBERT (dictionnaire de la langue française).

4. LEMAITRE Jules: "L'action républicaine et sociale de la Patrie française". Dixième conférence. Discours prononcé à Grenoble le 23 décembre 1900 dans la revue bimensuelle politique et littéraire, *La Patrie Française*, Paris, p. 6.

5. ROBERT (dictionnaire de la langue française).

connaissions les développements des nationalismes allemand et italien (pour ne citer que ceux-là). Nous comprenons ainsi que la France, dans ces circonstances, n'ait pu rester étrangère à ce puissant sentiment. Le nationalisme français a eu ses penseurs, ses théoriciens. Malgré leurs divergences et différents points de vue, ils ont marqué, et même dominé, la pensée générale: "bien des nuances sont possibles: le nationalisme de Poincaré est relativement modéré, celui de Barrès exalté; on peut être nationaliste et républicain — c'est le cas de Péguy —, mais les maurassiens voient dans ce choix une faiblesse qu'il faut bien tolérer mais qu'on doit condamner. Au total le courant nationaliste manifeste une réelle unité. Et, diffusé par une presse à laquelle les fonds ne manquent pas, il pèse dans la nation (...)”⁶.

Ce nationalisme a nourri le patriotisme, comme nous pouvons le constater lors de graves crises: guerre de 1870-1871, ou encore l'affaire Dreyfus. Nous remarquons que nationalisme et patriotisme imprègnent la société française durant toute la fin du XIX^e siècle et la Belle-Epoque. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les soldats français soient partis "la fleur au fusil".

Encore faut-il comprendre précisément comment cela s'est fait, comment les Français — qui ne croient pas à la guerre, voient une crise diplomatique dans l'affaire de Sarajevo et mettent du temps à comprendre que la guerre est là — s'enflamment en quelques jours. Ce sera l'objet d'une première étude. Nous tenterons ensuite d'analyser les composantes idéologiques de ce patriotisme. Enfin, pour majoritaire qu'ait pu être le courant patriotique, il ne représentait pas la totalité de l'opinion; nous examinerons donc ce qu'il devint à l'épreuve de réalités au tout début de la guerre et nous tenterons de faire le point sur les courants contestataires de ce sentiment dominant.

Pour mener à bien les différentes étapes de cette enquête, nous avons utilisé plusieurs documents. Par un dépouillement systématique d'un premier journal provincial: "*LE PATRIOTE DES PYRENEES*"⁷ du 28 juin au 7 août 1914 et la consultation d'un second journal de la même région: "*L'INDEPENDANT DES BASSES-PYRENEES*"⁸, nous avons voulu voir si

6. REBERIOUX Madeleine: *La République radicale? 1898-1914*, Ed. du Seuil, Coll. Points/Histoire, Paris, 1975, p. 150.

7. *Le Patriote des Pyrénées* a été fondé en 1895 par l'abbé Pon, pour défendre les valeurs traditionnelles de la droite catholique favorable au ralliement, à la République. C'est un quotidien de qualité, de tendance conservatrice, mais ouvert aux problèmes sociaux de l'époque.

8. *L'Indépendant des Basses-Pyrénées*, fondé au début de la III^e République, est un quotidien républicain modéré. Sur le plan politique, il est situé au centre de l'échiquier politique mais certaines de ses positions sociales et internationales sont plus conservatrices encore que celles du *Patriote des Pyrénées*.

l'image de l'opinion qu'on y trouvait, concordait avec les propos des grands hommes politiques, tels que Raymond Poincaré, Lloyd George, ou plus généralement, des hommes publics comme l'évêque Gieure, le Colonel Gloxin, si on pouvait la tenir pour un reflet fiable de l'opinion générale. En outre, il nous a paru intéressant de confronter ces données aux témoignages fournis essentiellement par deux œuvres littéraires traitant de cette période: *L'été 1914* qui fait partie du grand cycle romanesque de Roger Martin du Gard, intitulé *Les Thibault* et le *Voyage au bout de la nuit* de Louis - Ferdinand Céline.

I. SARAJEVO: EVEIL DU PATRIOTISME

1. La montée du climat patriotique de Sarajevo aux premiers jours du conflit

Le 28 juin 1914, l'Archiduc et l'Archiduchesse d'Autriche étaient en voyage officiel en Serbie, cette ancienne province de l'empire ottoman placée sous administration autrichienne en 1878, puis complètement annexée par l'empire en 1908. Les nationalistes serbes jugèrent les conditions idéales pour une action spectaculaire et politiquement déterminante: l'Archiduc et l'Archiduchesse furent assassinés. Ce fut l'attentat de Sarajevo, dont chacun connaît parfaitement aujourd'hui le rôle de détonateur dans le déclenchement de la première guerre mondiale.

L'opinion française mit environ un mois à se rendre compte que la guerre était là:

“Avec l'assassinat lointain d'un Archiduc mal connu (Sarajevo, 28 juin), les Français entrent dans la guerre. Mais pendant près d'un mois nul ne s'en doute”⁹.

Persuadés au début que l'attentat de Sarajevo avait engendré une crise diplomatique, ils comprirent finalement la menace de la guerre. Ce sont d'abord les différentes phases de cette évolution que nous examinerons. Nous verrons ensuite comment se mobilise le patriotisme, une fois qu'ils seront entrés dans la guerre.

L'extrême gravité de l'événement plonge la France dans une inquiétude profonde qui ne se double pas pour autant de la crainte d'une guerre imminente. “Qu'y a-t-il de changé en Europe?” se demande *Le Patriote des Pyrénées* le 2 juillet 1914 en page 1. A cette question, il ne répond pas par la

9. REBERIOUX Madeleine: *La République radicale? 1898-1914*, op.cit., p. 230.

perspective d'une nouvelle guerre mais par une reconsidération de la situation politique européenne:

“Ce qui frappe d'abord, c'est que le problème serbe passe au premier plan de la politique européenne”¹⁰ et il ajoute: “Il n'en résulte pas que la paix de l'Europe soit plus précaire aujourd'hui qu'elle ne l'était hier”¹¹.

Dans cette première période, la presse régionale béarnaise — comme la presse nationale et internationale — accuse la Serbie de complicité dans l'attentat. Mais l'opinion publique n'est pas pour autant favorable à l'Autriche-Hongrie. Selon elle, l'empire recueille le fruit désastreux de sa politique:

“Il reste que l'élément déterminant dans le développement de la crise a sans doute été l'initiative de l'Autriche-Hongrie, bien décidée à en finir avec la Serbie et avec les dangers que constituaient pour l'Empire des Habsbourg les aspirations unitaires des Slaves du Sud. Vienne a pesé les risques: guerre locale certaine, guerre européenne possible, pour ne pas dire probable”¹².

L'examen de la “une” des deux journaux béarnais pendant cette période confirme l'ignorance de l'imminence de la guerre¹³, relate dans le détail la cérémonie des obsèques de l'Archiduc et de l'Archiduchesse, puis rapporte les manifestations de Vienne. Et ce n'est que le 5-6 juillet que *Le Patriote des Pyrénées* pose la question fatidique: “Est-ce la guerre?”. Mais jusqu'au 18 juillet, jamais la “une” ne sera consacrée à la crise et à ses implications. C'est le temps des manœuvres diplomatiques au sein des deux grandes alliances. Les journalistes estiment que les difficultés de l'empire austro-hongrois résultent du rapprochement artificiel de tant de “races” différentes, situation qu'ils opposent à celle de la France, s'enorgueillant de “la formation logique et définitive de [la] nationalité française”¹⁴.

10. *Le Patriote des Pyrénées*, op.cit., 2 juillet 1914, p. 1.

11. *Ibid*, 2 juillet 1914, p. 1.

12. BERSTEIN Serge, MILZA Pierre: *Histoire du vingtième siècle, 1900-1939, Un monde déstabilisé*, Ed. Hatier, Paris, 1986, p. 59. La presse béarnaise relate encore: “...il/l'attentat/ est le fruit de la politique insidieuse et impitoyable du gouvernement autrichien à l'égard des nationalités voisines. Ce n'est pas d'hier que l'on voit la monarchie des Habsbourg chercher à s'agrandir par les moyens les moins scrupuleux et traiter ses annexés par l'apostolat du Knout” in *Le Patriote des Pyrénées*, op.cit., 5-6 juillet 1914, p. 1.

13. REBERIOUX Madeleine le confirme également sous cette forme: “Une crise balkanique de plus: pourquoi pas celle-là?” in *La République radicale? 1898-1914*, op.cit., p. 230. Toujours à ce sujet Céline fait dire à Bardamu: “Justement la guerre approchait de nous (...) sans qu'on s'en soye rendu compte” in *Voyage au bout de la nuit*, op.cit. p. 17. C'est nous qui soulignons.

14. *Le Patriote des Pyrénées*, op.cit., 5-6 juillet 1914, p. 1.

Nous trouvons facilement des échos littéraires de ces données de l'opinion béarnaise en ce début de juillet 1914. Dans le premier chapitre du *Voyage au bout de la nuit*, qui se déroule fin juin 1914, Arthur Ganate répond au jeune Bardamu qui prétend que "la race française (...) n'existe pas".

"— Si donc! Qu'il y en a une! Et une belle de race! (...) et même que c'est la plus belle race du monde, et bien cocu qui s'en dédit!"¹⁵

Dans le tome III des *THIBAULT*, intitulé *L'été 1914*, les événements commencent le 28 Juin 1914. Jacques Thibault est un militant internationaliste, donc très politisé. Lui et ses amis évaluent très vite le risque de la guerre et, le 19 juillet, Jacques essaie d'en persuader son frère, médecin à Paris. Au cours d'une longue conversation très argumentée, il s'entend répondre:

"...Reconnais avec moi que, dans une civilisation comme celle de l'Europe occidentale, l'éventualité d'un conflit général est à peu près impossible à imaginer!"¹⁶

Ce climat commence à changer quand la Serbie mobilise. Le 18 juillet, *Le Patriote des Pyrénées* titre en page 1: "Que va-t-il se passer? La Serbie mobilise". Le Président Poincaré, en visite en Russie, se rend à Saint-Pétersbourg sous le prétexte d'une visite amicale et Lloyd George, Premier ministre anglais, affirme:

"Quoique la paix ait été maintenue dans le monde, il y a encore quelques nuages dans le ciel international; mais le bon sens, la patience et les bonnes dispositions en auront certainement raison"¹⁷.

En dépit de tout cela, l'inquiétude grandit et se précise: la crise de Sarajevo risque de déboucher sur la guerre. Pour la première fois, l'éditorial du *Patriote des Pyrénées* considère clairement et sérieusement l'idée de l'ampleur potentielle d'un conflit armé en Europe:

"Tout le monde reconnaît que si la guerre éclatait, par exemple, entre l'Autriche et la Serbie, il serait bien difficile, cette fois, de localiser le conflit"¹⁸.

Le 25 juillet, *Le Patriote des Pyrénées* fait le compte rendu de l'ultimatum

15. CELINE Louis-Ferdinand: *Voyage au bout de la nuit*, éd. Gallimard, coll. Folio, Paris, 1989, chap. 1, p. 16.

16. MARTIN DU GARD Roger: *Les Thibault III, L'été 1914*, éd. Gallimard, coll. Folio, Paris, 1964, p. 140.

17. *Le Patriote des Pyrénées*, op.cit. 19-20 juillet 1914, p. 1.

18. Ibid, 21 juillet 1914, p. 1, (éditorial).

remis à la Serbie par l'Autriche. La nouvelle est reçue partout avec stupéfaction, la Bourse de Paris enregistre une chute et l'édition du 26-27 juillet titre en page une: "L'ultimatum Autrichien. La Guerre Inévitable". La gravité de la situation est ressentie par tous:

"Quant à la question de savoir si le théâtre de la guerre pourrait être circonscrit tout dépendra de l'attitude de la Russie"¹⁹.

Mais, le 30 juillet 1914, *L'Indépendant des Basses-Pyrénées* s'adressant aux réservistes évoque la possibilité de leur mobilisation, et leur recommande: "Du calme!"²⁰. Le 2 août, c'est effectivement la mobilisation. Mais le Maire de Pau insiste vivement sur le fait que "la mobilisation n'est pas la déclaration de la guerre. C'est une mesure de précaution imposée par les circonstances et qui ne préjuge pas encore de la situation définitive du conflit"²¹. Les Béarnais accueillent la nouvelle avec sang-froid et patriotisme:

"L'ordre de mobilisation a été immédiatement publié en ville par les soins de la police municipale. La lecture en a été accueillie par des bravos et des cris de «Vive la France!»"²²

Ainsi a-t-il fallu attendre la fin du mois de juillet et les tout premiers jours d'août pour que l'opinion générale française comprenne et sache que la France, elle aussi, allait être entraînée dans le conflit:

"...il apparaît clairement que le conflit actuel a été organisé, combiné et rendu inévitable par l'accord des deux empires de l'Europe Centrale. Les fatalités économiques ont conspiré avec les causes historiques pour l'amener au point où, réellement, on peut le dire, irréductible"²³.

2. Mobilisation du sentiment patriotique

Entraînés dans une guerre qu'ils n'ont pas cherchée, les Français, dans leur immense majorité, ne se sentent aucune responsabilité quant à la tragédie qui est en train de s'organiser et dans laquelle la France se trouve impliquée:

"La France n'a provoqué, ni excité personne; elle a le cœur pur et les mains nettes"

19. Ibid, 26-27 juillet 1914, p. 1.

20. *L'Indépendant des Basses-Pyrénées*, 30 juillet, 1914, p. 2.

21. Ibid, 2-3 août 1914, p. 2.

22. Ibid, 2-3 août 1914, p. 2.

23. *Le Patriote des Pyrénées*, op.cit., 2-3 août 1914, p. 1.

dit le *Patriote des Pyrénées* en page une dans l'édition du 2-3 août 1914. C'est aussi le point de vue d'Antoine dans *L'été 1914*, qui dit:

"Et si, (...) nous étions jamais entraînés dans une bagarre européenne, une chose en tout cas ne fait aucun doute: c'est que personne ne pourrait accuser la France d'avoir rien fait pour ça ni lui attribuer la plus petite part de responsabilité!"²⁴.

C'est le sentiment général. Seule une minorité très politisée, internationaliste, conteste cette façon de voir. Dans l'édition du 5 août 1914, *Le Patriote des Pyrénées* complète son analyse en désignant le responsable — l'Allemagne — et en exposant les motifs que l'opinion générale prête à son agressivité;

"Pourquoi nous battons-nous? Nous nous battons, en premier lieu, parce que l'Allemagne nous y force. Voilà 40 ans qu'elle en cherche l'occasion; notre relèvement si prompt après 1870 a trompé tous ses calculs, elle craint une revanche qu'elle veut rendre impossible, elle sait la France riche et veut la dépouiller. Tout le peuple allemand est nourri de cette idée que la race germanique est supérieure à la nôtre, que notre écrasement importe à son repos..."²⁵

Dans leur immense majorité aussi, les Français se sentent engagés: engagés par des alliances qu'il faut honorer; engagés par la mission que leur confère leur identité française: la défense de la liberté; engagés parce que leur pays est en danger:

"La France est donc résolue à soutenir, avec ses alliés et ses amis, une cause qu'elle a servie si souvent au cours des siècles, celle de la liberté du monde"²⁶.

Engagés, et fiers de l'être. Ce n'est pas un fait nouveau, et les citations — nombreuses — qu'on peut produire sont l'expression lyrique et solennelle, provoquée par les circonstances, d'un sentiment patriotique bien établi dont on aura l'occasion d'analyser les sources et les fondements idéologiques:

"La situation grave dans laquelle se trouve actuellement l'Europe n'a pas fait perdre à la population française son calme et son sang-froid. En présence de la menace d'une guerre qui pourrait être l'une des plus terribles qu'on ait encore vues, elle a unanimement accepté l'éventualité d'un conflit armé où chacun est prêt à faire son devoir, et c'est là un

24. MARTIN DU GARD Roger: *Les Thibault III, L'été 1914*, op.cit., p. 142.

25. *Le Patriote des Pyrénées*, op.cit., 5 août 1914, p. 1.

26. Ibid, 2-3 août 1914, p. 1.

bel exemple de courage et de dignité forte. Nous pouvons en être fiers"²⁷.

Quant à la "*Mobilisation à Pau*", les journalistes du "*Patriote des Pyrénées*" écrivent à ce sujet:

"En un mot, il semble que la crise que nous traversons ait réveillé toutes les fortes qualités de notre race et qu'il n'y ait plus qu'une même famille, celle de la France dont tous les enfants accourent avec un admirable empressement à l'appel de la mère patrie"²⁸.

Nous pourrions multiplier les citations de ce type. Celles qui expriment l'opinion générale en Béarn, c'est-à-dire en Province, et qui plus est, dans le Sud-Ouest, loin de Paris, loin de l'Alsace et de la Lorraine (provinces perdues en 1871) et qui ne se distinguent pas de l'opinion nationale. Partout c'est le même discours, partout les mêmes sentiments et réactions. Ceux qui ne les partagent pas: les pacifistes, les humanistes, les anarchistes, les internationalistes²⁹, ou même simplement les tièdes — ceux qui ne font pas chorus à l'enthousiasme patriotique par la parole ou par l'action — sont qualifiés de "mauvais Français".

Nous ne nous étonnerons donc pas des manifestations et démonstrations diverses de cet enthousiasme patriotique dans les premiers jours d'août 1914.

A Pau, la ville entière, centre de thermalisme de luxe en temps ordinaire, se consacre désormais à la préparation de la guerre et à l'expression de son patriotisme. Les autorités prennent des dispositions pratiques concernant les transports, l'alimentation, les publications³⁰, la vie publique, le séjour des étrangers, l'aide aux femmes restées seules par la mobilisation de leur mari... Toutes ces dispositions sont accueillies, non seulement sans amertume ni révolte, mais comme la matérialisation d'un devoir qu'on accomplit dans l'honneur. Les quelques extraits de presse qui suivent illustrent cette ardeur patriotique:

"(...) La foule a escorté notamment le détachement du 18e³¹, qui allait chercher le drapeau chez le Colonel (...) "³²

ou bien:

27. Ibid, 1 août 1914, p. 1.

28. Ibid, 5 août 1914, p. 2.

29. Nous aurons l'occasion de développer cette contestation dans la IIIe partie.

30. Pour maintenir l'ordre et la discipline, toutes publications — de livres, de brochures —, reconnues dangereuses ont été interdites.

31. Le 18ème régiment d'infanterie.

32. *Le Patriote des Pyrénées*, op.cit., 2-3 août 1914, p. 2.

“Précédés de clairons et de tambours, de drapeaux français, russes et anglais, une foule que l'on peut évaluer à un millier de personnes a refait le même pèlerinage que la veille. Devant la Préfecture, M. le Préfet est sorti et a prononcé quelques paroles qui ont été couvertes d'applaudissements”³³.

L'Automobile — Club Béarnais met des automobilistes volontaires à la disposition des officiers de l'armée, afin d'assurer les services commandés en ville et dans les environs.

A la déclaration de la guerre, le 5 août 1914, le départ du 18^e régiment d'infanterie devient certain. Ce départ s'effectue le 7 août 1914, de la Gare de Pau pour Bordeaux, en trois étapes: un bataillon part à 13h 15, le deuxième à 15h 30 et le dernier à 20 heures. La presse rend largement compte de ce départ, notamment de celui du 2^e bataillon, à 15h 30. Depuis le matin, la gare est noire de monde car les familles et la foule enthousiaste sont venues encourager les soldats. Parmi les graffiti écrits sur les wagons, on peut lire “Train de plaisir pour Berlin” ou encore “L'ouverture de la chasse a lieu à Berlin”. Le Préfet prononce un discours, puis le Colonel Gloxin: “Je me porte garant de mon régiment, (...) qu'il me suive, je lui donnerai pour point de ralliement le clocher de Strasbourg, ma ville natale!”³⁴. La musique militaire joue et l'émotion est à son comble quand le train démarre lentement pendant que l'on joue la “Marseillaise”.

C'est une scène paloise, mais, au même instant, elle se déroule partout en France. C'est partout le même sentiment:

“Tous Français, oui nous sommes tous unis contre le barbare, tous frères dans le danger, pour tous retrouver tous, plus unis et plus forts, au lendemain glorieux que Dieu nous réserve, nous en avons l'absolue certitude”³⁵.

Sans doute dans tout cela faut-il faire la part de cette curieuse alchimie où les journaux, certes, expriment les sentiments généraux, s'en font l'écho, mais où aussi — en les formulant surtout de manière très lyrique et simple, cocardière — les renforcent, les exaltent et contribuent à une mobilisation active, militante des esprits, ceux des soldats qui doivent quitter leur famille, leur travail et risquer leur vie, et ceux de la population. Mais, nourris d'un patriotisme bien installé que les circonstances mobilisèrent en quelques jours, les Français étaient prêts à se battre sans le savoir:

“Tous les chroniqueurs contemporains sont d'accord pour témoigner

33. Ibid, 4 août 1914, p. 2.

34. Ibid, 7 août 1914, p. 2.

35. Ibid, 4 août 1914, p. 1.

de la ferveur ou de la résolution, avec laquelle on entra dans une guerre 'franche et joyeuse', qui devait conduire rapidement jusqu'à Berlin"³⁶.

II. LES COMPOSANTES IDEOLOGIQUES DU PATRIOTISME

Au milieu du concert des proclamations solennelles, des affirmations péremptoires et des condamnations sans appel, dont l'outrance est d'autant plus affichée que les circonstances revêtent une gravité exceptionnelle, il faut tenter de voir clair. En d'autres termes, peut-on classer les thèmes patriotiques afin d'en mieux saisir la portée? L'exercice n'est pas toujours facile puisque ces sujets, fréquemment imbriqués, sont rarement présentés de façon cohérente et rationnelle. Ils sont plutôt assésés par celui qui les profère comme des évidences qu'on ne saurait discuter sous peine d'être immédiatement taxé de trahison. Ils célèbrent les qualités de l'âme française et impliquent un certain nombre de devoirs dans lesquels s'exprime une véritable mystique du soldat français.

1. Noblesse et grandeur de l'âme française

Discours officiels et articles de presse véhiculent aux quatre coins du pays le thème fondamental d'une sorte de perfection de la nation française. Le Français résume en quelque sorte la quintessence des valeurs éternelles de la civilisation.

D'abord, la liberté. Le combat dans lequel le pays est engagé est celui de tous les hommes; nous le trouvons à l'origine de l'histoire de l'humanité. C'est pour elle que des générations d'hommes et de femmes, en France, comme dans le reste du monde, ont donné leur vie et ont consenti des sacrifices immenses. Un tel pays ne peut donc se désintéresser d'une affaire qui est celle de l'humanité entière.

"La France est résolue à soutenir, avec ses alliés et ses amis, une cause qu'elle a servi si souvent au cours des siècles, celle de la liberté du monde"³⁷

En effet, la France ne se bat pas pour un quelconque motif revanchard, pour assouvir une basse ambition ou par goût de la domination, mais, au contraire, parce qu'elle y est contrainte. Il lui faut défendre la plus noble des

36. ABROSI Christian et Arlette: *La France 1870-1981*, éd. Masson, coll. Un siècle d'histoire, p. 152.

37. *Le Patriote des Pyrénées*, op.cit. 2-3 août 1914, p. 1 (éditorial).

valeurs des pays civilisés, celle que la Révolution de 1789 a donnée au monde et que le militarisme prussien bafoue. Ce thème est développé à l'envi par la presse béarnaise et nationale. On le retrouve, par exemple, dans les mémoires que le Lorrain Raymond Poincaré, président de la République en 1914, consacre aux premières semaines du conflit :

[La France de 1914] "se sentait innocente du crime qui venait d'être commis contre l'humanité. Elle pouvait partir le front haut pour les champs de bataille où allait se décider l'avenir du monde. En face de l'impérialisme austro-allemand, elle devenait, aux yeux des peuples, la représentation vivante du droit et de la liberté"³⁸.

Le thème de la liberté est étroitement lié à une autre valeur qui illustre la noblesse de l'âme française, celle de la défense de la civilisation. Non pas la civilisation parisienne de la Belle Epoque, mais celle qui apporte

"...au monde les idées nouvelles de droit des peuples à disposer d'eux-mêmes..."³⁹

celle qui

"...indique au monde les voies du progrès et de l'émancipation..."⁴⁰.

Imprégnés de la noblesse de leur mission, les patriotes français ne doutent pas un seul instant de la justice de leur cause, comme le montre l'éditorialiste de *l'Indépendant*:

"Nous nous battons parce que, si nous ne le faisons pas, la civilisation que nous avons apportée au-delà des mers et jusque dans les territoires les plus reculés sombrerait à tout jamais sous les coups de la barbarie. Nous avons le devoir de poursuivre en Europe et dans le monde l'œuvre généreuse que nos pères ont entreprise"⁴¹.

La France, en raison de son histoire et de son rôle international éminemment bénéfique, ne peut donc refuser de prendre la tête de cette sorte de croisade contre le mal qui lui est imposé. Elle le fait, parce que c'est dans sa nature et que la générosité est inscrite dans ses gènes, comme dans l'éducation qu'elle donne à ses enfants. Nous ne sommes pas loin du thème maurassien du petit Français "de qualité":

"Un nouveau né, selon Le Play⁴², est un petit barbare. Mais, quand il

38. POINCARÉ Raymond: *Les origines de la guerre*, éd. Plon, Paris, 1921, p. 282.

39. BERSTEIN serge, MILZA Pierre: *Histoire du vingtième siècle, 1900-1939*, op.cit. p. 35.

40. Ibid, p. 35.

41. *L'Indépendant des Basses Pyrénées*, op.cit., 6 août 1914, p. 1 (éditorial).

42. Il est recommandé de consulter l'étude de Théodore ZELDIN au sujet du sociologue Le

naît en France, ce petit barbare est appelé à recevoir par l'éducation un extrait délicat de tous les travaux de l'Espèce. On peut dire que son initiation naturelle fait de lui, dans la force du terme, un homme de qualité.

Quelques-uns de nos voisins et de nos rivaux s'en doutent... Les Allemands sont barbares, et les meilleurs d'entre eux le savent⁴³.

A la fierté d'être français s'ajoute la haine de l'ennemi, des Allemands, qui permet à Maurras de disserter sur la :

«sauvagerie innée des instincts de la chair et du sang des Allemands». Bergson, lui-même, dénonçait «dans la brutalité et le cynisme de l'Allemagne, dans son mépris de toute justice et de toute vérité, une régression à l'état sauvage»⁴⁴.

Cette mystique de l'âme française, garante et responsable des valeurs fondamentales de l'Europe développée, repose en outre sur le fondement indiscutable, la religion.

La France de 1914 est en effet considérée comme «la fille aînée de l'Eglise», c'est-à-dire le pilier de soutien du culte catholique en Europe et des principes moraux qu'il défend. Or, les journaux montrent que Dieu a choisi, depuis longtemps déjà, de soutenir la France. Le *Patriote des Pyrénées* écrit que la nation française est composée d'hommes «frères dans le danger», bientôt «plus unis et plus forts», au lendemain glorieux que Dieu leur réserve⁴⁵. A vrai dire, comment imaginer qu'un pays que Dieu a si souvent élu et qu'il a désigné comme éternel à l'époque de Jeanne d'Arc, puisse être vaincu? Comment croire qu'une nation qui lutte pour une cause juste et de façon aussi désintéressée, n'obtienne pas de Dieu la victoire finale? C'est le thème que l'évêque de Bayonne, Mgr Gieure, développe dans sa lettre pastorale du 14 février 1915:

«...Ayons confiance, le succès final est assuré. Outre que Dieu ne peut permettre que la victoire appartienne à la nation de proie, à la nation barbare, à qui toute idée du droit, tout sentiment de pitié sont inconnus, il faut rappeler tous les événements qui aux yeux des catholiques marquent autant de signes auxquels il est impossible de se tromper. Le Congrès eucharistique de Lourdes qui s'est terminé dans

Play, in *Histoire des passions françaises, 1848-1945, tome 5, Anxiété et hypocrisie*, op.cit., p. 217.

43. MAURRAS Charles: *Mes idées politiques*, Paris, Fayard, p. 83.

44. BERNARD Philippe: *La fin d'un monde 1914-1929*, éditions du Seuil, Coll. Points/Histoire, Paris, 1975, p. 11.

45. *Le Patriote des Pyrénées*, 4 août 1914, op.cit., p. 1 (éditorial).

une splendide apothéose à la veille des hostilités et la touchante union qui s'est faite entre tous les Français, constituent les principaux signes annonciateurs du miracle, indiquant la volonté de Dieu d'accorder la victoire à la nation qui la mérite le mieux"⁴⁶.

Ainsi, le patriotisme se nourrit-il de certitudes qui flattent l'esprit français en brassant de son âme un tableau proche de la perfection. Car, évoquer la défense de la liberté n'est-ce pas sous-entendre que la France en est en quelque sorte l'inventeur et l'exemple le plus achevé? Parler du combat pour la civilisation, n'est-ce pas poser comme point de départ que la France est le pays le plus "civilisé"? Comment imaginer qu'un tel pays puisse échapper un seul instant à la protection de Dieu? Tout se tient. A l'évidence, il faudrait être un Français mauvais ou fou, pour ne pas être patriote dans un pays aussi noble et investi d'une mission aussi élevée.

2. Les devoirs patriotiques

Etabli sur de telles bases, le patriotisme s'exprime par d'impérieux devoirs auxquels les Français ne sauraient échapper.

D'abord, et afin de répondre efficacement aux périls que la guerre suscite, il convient de se rassembler. Une véritable "Union sacrée" est présentée comme indispensable entre toutes les catégories sociales. Plus qu'un devoir, c'est la condition même du succès face à la puissance industrielle et militaire de la Prusse.

Ce thème, à vrai dire, revient dans tous les discours à contenu patriotique. Les journaux le célèbrent systématiquement: "tous, Béarnais et Basques, paysans et ouvriers, ruraux et citadins, se retrouvent unis sous l'emblème sacré de leur régime"⁴⁷. Les hommes politiques, à commencer par le président Poincaré, le saluent comme un signe de la victoire future: "l'union sacrée avait spontanément jailli de tous les cœurs et, devant l'abominable agression dont elle était l'objet, la France s'était immédiatement trouvée prête à tous les efforts, à toutes les vertus, à tous les sacrifices"⁴⁸. Le préfet des Basses-Pyrénées ouvrant la séance du Conseil général, le 29 septembre, brosse ce tableau idyllique de la société française unie derrière ses gouvernants:

46. Lettre pastorale adressée le 14 février 1915 par Mgr Gieure à tous les curés des paroisses du département des Basses-Pyrénées, reproduite dans le *Courrier de Bayonne* le 19 février 1915. Cette lettre, destinée à être lue en chaire pendant l'office dominical, est postérieure à la période que nous avons choisi d'étudier, mais elle reflète parfaitement le climat des premières semaines de la guerre.

47. *Le Patriote des Pyrénées*, "Le départ du 18e R.I." 7 août 1914, p. 2.

48. POINCARE Raymond: *Les origines de la guerre*, op.cit., p. 281-282.

“Partout où je me suis transporté pour m’assurer de l’existence des ressources réclamées par le ravitaillement de l’armée et par les besoins de nos populations, j’ai rencontré le même empressement, le même dévouement généreux, la même confiance dans la destinée de la République et de son armée. Dans toutes les municipalités, qu’elles représentent nos grandes villes, nos brillantes stations où nos communes les plus modestes, j’ai constaté le même zèle et le même désir de participer au commun sacrifice. Dans notre corps enseignant laïque, dont je ne saurais trop louer les efforts, j’ai constaté un élan admirable et un admirable esprit de solidarité. (...) Partout enfin, j’ai rencontré la même volonté résolue d’écartier toutes les questions d’intérêt secondaire, et de se rallier autour de cette force éternelle: l’amour de la Patrie”⁴⁹.

Ainsi, au milieu de la tourmente, les Français doivent oublier leurs oppositions, leur goût pour les débats politiques et leurs divergences idéologiques pour présenter à l’ennemi un front uni et cohérent:

“A la réunion de la Chambre, le 4 août 1914, il ne s’éleva donc aucune voix discordante. (...) L’‘Union sacrée’ était lancée. On accorda au gouvernement les pouvoirs exceptionnels et exorbitants qu’il demandait. (...) La Chambre s’ajourna *sine die*, dans une atmosphère exaltée; on vit le vieil Edouard Vaillant, le révolutionnaire communard, tomber dans les bras d’Albert de Mun, ancien versaillais auquel il avait toujours refusé d’adresser la parole. Aucune voix ne s’élevait plus contre la guerre. Dans ses profondeurs, le pays tout entier adhérait à l’‘Union sacrée’”⁵⁰.

Bien sûr cette image de la France entièrement rassemblée derrière ses chefs apparaît comme un thème de propagande plus qu’un reflet fidèle de la réalité. Il n’empêche que le pays, dans sa globalité, accepte d’effacer un temps les querelles de la veille pour faire corps derrière son armée. Les exceptions ne manquent pas, nous le verrons.

Les raisons de cette attitude résident, à écouter les discours officiels, non seulement dans cette noblesse de l’âme française évoquée précédemment, mais aussi, dans le sentiment commun d’être les “héritiers d’une longue et belle histoire”⁵¹, d’un passé prestigieux dont chaque Français est comptable et individuellement responsable.

49. Allocution prononcée le 29 septembre 1914 par le préfet des Basses-Pyrénées à Pau, reproduite dans *Le Patriote des Pyrénées*, 1 octobre 1914, p. 2.

50. BERNARD Philippe: *La fin d’un monde, 1914-1929*, op.cit., p. 8.

51. Discours d’investiture prononcé par Georges Clémenceau à l’Assemblée Nationale le 30 novembre 1917, à l’occasion de l’installation de son gouvernement.

Il convient de préserver le patrimoine français, ce trésor inestimable que les générations précédentes ont transmis et que les ennemis veulent détruire. C'est une obligation notable que ne souffre aucune exception. L'ennemi, en effet, n'a aucun respect pour les chefs d'œuvre les plus insignes, universellement admirés, que sont, par exemple, la Cathédrale de Reims ou celle de Senlis. Un ouvrage, publié dès 1915, montre que la victoire allemande entraînerait la ruine de tout le patrimoine artistique et architectural. Nous en extrayons les deux citations suivantes, l'une provenant des auteurs, appartenant au sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts:

[Les Allemands] "...sont des gens pratiques et positifs. Barbares à force de matérialisme et à force d'ambition. Décidés à tout faire plier devant le but à atteindre. Aussi essayeront-ils de nous broyer les os, et, sans égard à aucun sentiment, non contents de saigner une race dans ses enfants innocents, ils la meurtriront dans sa terre et dans ses pierres et la martyriseront jusqu'à ce qu'elle crie merci"⁵².

L' autre, de Clemenceau lui-même:

"Il n'y a plus que deux camps. Celui qui est en bataille pour sauver les beautés de l'histoire humaine et celui qui, dans l'universelle épouvante, se rue pour les anéantir"⁵³.

Les bombardements du début de la guerre le prouvent donc: la sauvegarde du patrimoine culturel de la France, devoir impérieux entre tous, passe par la victoire des armées. Il faut vaincre pour conserver au pays les témoignages prestigieux de son histoire, c'est-à-dire, en fin de compte, l'expression même de l'identité nationale.

La terre française, objet du travail et des soins minutieux des générations passées et présentes, exige des devoirs tout aussi contraignants. Dans un département comme celui des Basses-Pyrénées, où les deux-tiers de la population sont des ruraux⁵⁴, le sentiment d'appartenir à une terre déterminée, d'y trouver les origines de sa famille, les sources de sa propre histoire, en un mot, ses racines, est largement répandu. Les sacrifices les plus douloureux doivent être acceptés dès lors que la terre française se trouve menacée. Péguy a écrit des vers d'un lyrisme patriotique admirable

52. *Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé*, documents officiels, éd. Hachette, Paris, 1915, p. 8-9.

53. *Ibid.* *Ibid.*, p. 52.

54. Le recensement de 1911 montre que la population du département s'élève à 425.000 habitants, dont 269.000 ruraux. La proportion est sensiblement la même dans la population française tout entière.

sur la "terre charnelle", "la première argile et la première terre", "les épis murs et les blés moissonnés"⁵⁵, pour célébrer, avec les mots de tous les jours, la fascination exercée par la patrie sur l'esprit et les sens. Ces formules reflètent une réalité immédiatement compréhensible par la majorité des Français parce que quotidiennement vécue par eux: la terre d'où ils sont issus, qui les a façonnés, qui les nourrit et les fait vivre, source de toute richesse et de toute vie, cette terre les appelle. Elle leur demande de rendre, aujourd'hui, en des circonstances exceptionnelles, ce qu'elle leur donne chaque jour. Elle attend d'eux un geste de reconnaissance, geste si naturel que le sacrifice de sa vie semble normal.

En définitive, le thème des devoirs patriotiques attendus des Français se distingue fondamentalement de celui de la grandeur de l'âme française en ce sens qu'il fait référence à des valeurs plus intimes et personnalisées. Les premières glorifiaient chez le combattant le défenseur de la civilisation et de l'humanité; les secondes s'adressent au simple attachement des Français à leur patrie, à leur clocher et à leurs biens, patrimoine multiséculaire ou fruit de leur travail quotidien. Ces thèmes qui touchent ce qu'il y a de plus profond dans le cœur d'un peuple, exaltent des sentiments nationalistes simples mais authentiques. Ils s'adressent au vécu d'une nation plus qu'à l'intelligence de la population et c'est pour cela qu'ils éveillent inmanquablement un consensus dont le contenu émotionnel débouche sur une véritable mystique patriotique.

3. La mystique patriotique

Plus que de thèmes harmonieusement agencés, cette mystique se nourrit d'un certain nombre d'images auxquelles journalistes, hommes de lettres et politiciens font référence sans cesse. Ces images visent à susciter une émotion violente et donc, à s'attirer immédiatement l'adhésion de ceux qui les reçoivent, sans leur laisser le temps de réfléchir ou de raisonner. A ce titre, elles constituent la substance même du patriotisme.

La première d'entre elles est celle de la famille. La France est une grande mère qui rassemble dans un même amour ses enfants, ses foyers, son patrimoine et ses richesses. Ses fils l'aiment et la respectent, la craignent aussi parfois, comme c'est le cas dans n'importe quel coin du pays.

"Il semble que la crise que nous traversons ait réveillé toutes les fortes qualités de notre race et qu'il n'y ait plus qu'une même famille, celle de

55. PEGUY Charles, extraits du poème "Heureux les esprits murs", *Eve*, Gallimard, Paris, 1912.

la France, dont tous les enfants accourent avec un admirable empressement à l'appel de la même patrie"⁵⁶.

La famille est présentée, tantôt sous la mâle autorité du père, le Président de la République, qui attend de ses fils qu'ils fassent leur devoir, tantôt sous l'affectueuse influence de la mère, qui s'adresse davantage aux sentiments de ses enfants. Dans *L'Indépendant des Basses-Pyrénées* du 4 août, on peut lire un message adressé aux "pauvres femmes béarnaises" qui ne doivent jamais oublier que "le plus beau mot féminin qui existe [est] celui de la Patrie"⁵⁷. La famille apparaît donc comme un symbole de la nation française, son résumé et sa représentation. Il peut arriver que l'on se dispute et que des différends surviennent, mais, dès lors qu'un danger extérieur la menace, on se retrouve unis pour la défendre et la sauver. En cas de crise, c'est toujours au sein de la famille que l'on vient se ressourcer et retrouver ses racines.

Une autre image, étroitement associée à la précédente, est celle du drapeau. Elle est l'objet des développements les plus lyriques. En règle générale, on l'évoque flottant au sommet d'un mât, emblème de fierté et point de ralliement, ou bien frissonnant à l'ombre de quelque voûte majestueuse, ou bien déchiré sous le choc de la mitraille et des coups, mais toujours debout, flamboyant d'héroïsme et de gloire.

"Le drapeau du régiment paraît à la portière. Tous les fronts se découvrent. Les clairons et tambours jouent le Salut au Drapeau. La minute est impressionnante et tous les yeux sont mouillés de larmes"⁵⁸.

Le drapeau étant, en outre, un symbole national, permet de développer tous les aspects de l'arsenal patriotique: l'âme française, son glorieux passé, la signification allégorique des trois couleurs, en particulier le rouge: les devoirs, les sacrifices etc. C'est pourquoi il y est fait allusion aux détours des discours les plus enflammés. Les grands écrivains nationalistes, en revanche, l'évoquent rarement, conscients de la banalité un peu simpliste des mots qu'ils devraient utiliser et des comparaisons éculées auxquelles ils seraient conduits.

Famille et drapeau sont, en règle générale, exaltés pour aboutir à une troisième image, celle du sacrifice suprême. "Peut-on douter un seul instant que nos braves pioupious seront prêts à donner leur vie, puisque la patrie

56. *Le Patriote des Pyrénées*, op.cit., 5 août 1914, p. 1, (éditorial).

57. *L'Indépendant des Basses-Pyrénées*, op.cit., "Le départ du 18^e R.I.", 7 août 1914, p. 2.

58. *Le Patriote des Pyrénées*, op.cit., "Le départ du 18^e R.I.", 7 août 1914, p. 2.

les appelle?"⁵⁹ demande l'éditorialiste du *Patriote*, rendant compte de la mobilisation.

Ce thème de la mort en forme de sacrifice est présent partout. Péguy l'a célébré, en une sorte d'obsession prophétique:

"Vous en avez tant mis dans de pauvres linceuls,
Couchés sur vos genoux, comme aux jours de l'enfance. (...)
Vous en avez tant mis dans d'augustes linceuls,
Pliés sur vos genoux comme des nourrissons? (...)
Vous en avez tant mis dans le secret des tombes,
Le seul qui jamais plus ne sera dévoilé,
Le seul qui de jamais ne sera révélé,
De ces enfants tombés comme des hécatombes"⁶⁰.

Le Lorrain Barrès, avant lui, avait évoqué "la terre et les morts" et la "glaise" dans laquelle reposaient "ces jeunes âmes pleines de divinité"⁶¹. Et d'autres encore, comme Edmond Rostand ou Anatole France, avaient exalté les martyrs et les héros inconnus qui avaient consenti le sacrifice suprême. Tous, cependant, parlent de la mort en des termes abstraits, souvent lyriques, comme s'il s'agissait d'un événement irréel, mythique et enveloppé de majesté. De même le sang est toujours évoqué de façon immatérielle, comme la substance d'une nation innocente, un liquide glorieux qui s'oppose au "sang impur" de l'ennemi, celui dont *La Marseillaise* affirme qu'il "féconde nos sillons". Nous sommes ici au cœur d'une mystique d'inspiration chrétienne où la France tiendrait le rôle du Christ, victime innocente et sacrée de bourreaux vils et impies. De même que le sacrifice suprême accepté par le fils de Dieu a sauvé la terre en la purifiant du pêché, de même le sang versé par les soldats français fécondera le sol et la purifiera des crimes de l'ennemi. C'est pourquoi le combattant affirme, lorsqu'il est sur le point d'être mobilisé:

"...le jour où la patrie me demandera de verser mon sang pour elle, elle me trouvera moi, bien sûr, et pas fainéant, prêt à le donner"⁶².

Lorsque les combattants affronteront les premiers assauts, ils découvriront avec stupéfaction que la mort qui les guette n'a rien à voir avec les allégories immatérielles sur "le sang pur" ou le "sacrifice suprême", qu'elle se révèle être, au contraire, l'aboutissement logique d'une sombre bouche-

59. *Le Patriote de Pyrénées*, op.cit., 2-3 août 1914, p. 1 (éditorial).

60. PEGUY Charles: extraits du poème *Eve*, éd. de la Pléiade, p. 1001.

61. BARRÈS Maurice: *La Terre et les Morts*, in *L'œuvre de Maurice Barrès*, éd. au Club de l'honnête homme, Paris, 1966.

62. CELINE Louis-Ferdinand: *Voyage au bout de la nuit*, op.cit., p. 17.

rie, anonyme et cruelle, et que seul le hasard permet aux plus chanceux de "sauver leur peau". Le contact avec la réalité portera alors un coup décisif à la mystique patriotique des premiers jours du conflit.

Ainsi, les images par lesquelles s'exprime le patriotisme débouchent-elles sur une notion fondamentale, celle de la mission sacrée confiée aux soldats français: "mission", car la patrie appelle ses fils et les envoie défendre sa terre et son patrimoine, "sacrée", car le don de leur vie sauvera la nation en la protégeant de la destruction et de la barbarie, et fera renaître l'humanité fécondée par le sang des victimes innocentes.

III. LA CONTESTATION DU DISCOURS PATRIOTIQUE ET SES LIMITES

Le discours patriotique des journalistes, des écrivains et des hommes politiques offre de la France une image idéalisée et, nous l'avons vu, dans un certain sens mystique. Devant une crise aussi grave qu'une guerre, on ne saurait s'en étonner puisque les thèmes de ce discours visent à insuffler aux soldats un dynamisme et une volonté de vaincre qu'ils n'auraient sans doute pas manifesté sans cela.

Pourtant, très vite, les composantes idéologiques du patriotisme se trouvent battues en brèche, contestées, voire critiquées par toutes sortes de groupes sociaux et par les combattants eux-mêmes. Il est vrai que ces derniers, confrontés à la cruauté des réalités quotidiennes, mesurent immédiatement, lors des premiers accrochages, la profondeur du fossé qui sépare le lyrisme verbal des idéologues et la brutalité sanglante de la vie au front.

1. Les réalités quotidiennes de la vie au front et à l'"arrière".

L'enthousiasme délirant des premiers instants cède très vite sa place à une réalité qui est, incontestablement, moins rose. En effet, les conditions de vie des combattants dans les tranchées sont très rudes, inhumaines et elles n'ont rien de commun avec la vision mystique du patriotisme. Les valeureux "pioupiou" sont obligés d'affronter l'ennemi redoutable qui se trouve à une distance de trente, vingt ou parfois de dix mètres et qui les guette. Ensevelis dans des fossés profonds, ils sont exposés à l'insomnie, à l'épuisement, au feu:

"une volée d'obus, avec un fracas déchirant, s'abat sur la ligne des (...) sentinelles. Ils s'écrasent encore plus fort contre le fond de leur

trou et, là, les membres rétractés, les yeux agrandis, le cœur affolé, ils attendent les rafales d'acier"⁶³.

Piégés au fond de la terre, obligés de piocher, bêcher, creuser pendant les nuits, faire la guerre dans la journée, les combattants constatent très vite qu'ils sont les victimes de leur propre élan enthousiaste. Ils sont les otages de l'ambiance générale qui parcourait leur pays d'un bout à l'autre, au moment de l'ordre de mobilisation. Ils peinent et ils meurent. Le sang et la mort sont pour eux la menace quotidienne, leur seule réalité:

"...Le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait en glouglous comme de la confiture dans la marmite. Le colonel avait son ventre ouvert, il en faisait une sale grimace. (...) Toutes ces viandes saignaient énormément ensemble"⁶⁴.

Des scènes aussi effroyablement vraies se déroulent à tout moment devant les yeux horrifiés des combattants. Et, comme Bardamu, jeune homme candide, qui n'avait que vingt ans quand il assiste au massacre, où ses voisins immédiats sont horriblement déchiquetés, il y a des millions de Français à être jetés dans cet "abattoir international en folie"⁶⁵ et à vivre les mêmes atrocités. Comme Bardamu, ces soldats comprennent dès les premiers jours que cette boucherie humaine où l' "on faisait la queue pour aller crever"⁶⁶, n'est pas l'école d'énergie et de noblesse dont ils avaient entendu parler dans les plus beaux discours patriotiques. Ils perdent leur courage, ils ont peur, et, terrifiés, ils paniquent:

"Ceux qui avaient encore un peu de cœur l'ont perdu. C'est à partir de ces mois-là qu'on a commencé à fusiller des troupiers pour leur remonter le moral, par escouades, et que le gendarme s'est mis à être cité à l'ordre du jour"⁶⁷.

Et à Bardamu de constater:

"Dès lors ma frousse devint panique. Avec des êtres semblables, cette imbécilité infernale pouvait continuer indéfiniment... Pourquoi s'arrêteraient-ils? Jamais je n'avais senti plus implacable la sentence

63. Récit du capitaine Domercq: *La division de Bayonne à Craonne*, in *Les Basses-Pyrénées pendant la guerre 1914-1918*, catalogue d'exposition, archives départementales des Pyrénées-Atlantiques, Pau 1982, p. 40.

64. CELINE Louis-Ferdinand: *Voyage au bout de la nuit*, op.cit., p. 28-29. Des scènes identiques à celle-ci en rappellent d'autres également écrites sur le même sujet par Henri Barbusse (*Feu, Journal d'une escouade*) ou Maurice Genevoix (*ceux de quatorze*).

65. Ibid.

66 et 67. Ibid, p. 44.

des hommes et des choses. Serais-je donc le seul lâche sur la terre?"⁶⁸

Certainement pas, puisque à l'instant même où il allait s'entretenir avec son Colonel et s'expliquer sur la question, un cavalier survient qui, manifestement, a bien plus peur que lui:

"Il bredouillait et semblait éprouver comme un mal inouï, ce cavalier, à sortir d'un tombeau et qu'il en avait tout mal au cœur. (...) Il oscillait ainsi, raidi, sur le talus, la transpiration lui coulant le long de la jugulaire, et ses mâchoires tremblaient si fort qu'il en poussait des petits cris avortés, tel un petit chien qui rêve. On ne pouvait démêler s'il voulait nous parler ou bien s'il pleurerait"⁶⁹.

Ces réactions, somme toute humaines, sont facilement compréhensibles. Durant ce mois d'août 1914, l'armée française, décimée par l'artillerie allemande, perd la "bataille des frontières"; elle est obligée de reculer. Les nouvelles étant censurées, l'opinion publique n'est pas informée de ces désastres; néanmoins, les soldats, au front, vivent quotidiennement l'échec et la défaite, d'où leur déception. Il leur vient à l'esprit de se demander pourquoi ils combattent, pourquoi cette guerre.

Un nombre croissant de soldats, parmi lesquels plusieurs écrivains, contestent ce carnage ressenti comme un choc profond. Ils sont pourtant nombreux à en subir les conséquences désastreuses: Charles Péguy et Alain Fournier paieront de leur vie, puisqu'ils seront tués sur le champ d'honneur en cet automne 1914. Blaise Cendrars, Guillaume Apollinaire, Maurice Genevoix et Louis-Ferdinand Céline vont être, peu de temps après, grièvement blessés. Vers la fin de l'année 1914, l'armée française aura plus de 900.000 victimes, parmi lesquels 300.000 tués.

L'horreur de cette guerre meurtrière n'épargne pas ceux qui restent. Les civils très vite sont obligés de découvrir son vrai visage et de le supporter. Tout le monde se faisait une raison et s'installait dans une nouvelle vie:

"Les mères, tantôt infirmières, tantôt martyres, ne quittaient plus leurs longs voiles sombres, non plus que le petit diplôme que le Ministre leur faisait remettre à temps par l'employé de la Mairie. En somme, les choses s'organisaient"⁷⁰.

La mobilisation a provoqué aussi forcément le bouleversement de la vie rurale:

68. Ibid, p. 24.

69. Ibid., p. 26-27.

70. CELINE Louis-Ferdinand: *Voyage au bout de la nuit*, op.cit., p. 67.

“Les familles des paysans mobilisés sont tenus d’assurer, malgré l’absence du chef de ménage, l’ensemble des travaux des champs.

Le départ en guerre des paysans, dans un pays où 53% des habitants résident à la campagne, où 43% des actifs travaillent dans le secteur primaire, désorganise l’économie, d’autant qu’il intervient en pleine saison agricole, juste au moment de la moisson. Dans les Basses-Pyrénées, c’est un véritable désastre puisque les ressources du département sont presque exclusivement d’origine agricole”⁷¹.

La mobilisation a affecté la masse paysanne et appelé 57% des ouvriers. La guerre a paralysé certains secteurs et provoqué le chômage alors que les travailleurs manquent dans la production de guerre. Il faut improviser une industrie métallurgique, rappeler du front les ouvriers mobilisés, utiliser les femmes (300.000 ouvrières dans les usines d’armement). La fabrication des munitions, l’aviation et les chars de combat coûtent très cher au pays: en 14 les dépenses avaient doublé, en 15, quadruplé, en 16, elles sont multipliées par six. Le déficit ne put être comblé que par l’emprunt (Bons-Obligations).

A la fin de 1916, le ravitaillement des armées est à peu près assuré, au prix de lourds sacrifices. Les travailleurs à revenu fixe, les rentiers, souffrent particulièrement de la diminution du pouvoir d’achat, les ouvriers compensent leur perte par une augmentation de la durée du travail, d’autant plus épuisante que la cadence de production est accélérée. Et tristement dans un même temps, de scandaleuses fortunes commencent à s’édifier grâce à la guerre.

Somme toute, “l’arrière” mène donc une vie quasiment normale — ce qui naturellement ne peut que choquer les combattants durant leur permission.

2. Contestation idéologique

Comme nous l’avons montré plus haut, cette contestation s’inscrit dans le contexte particulier des premières semaines de la guerre, c’est-à-dire dans un climat général de patriotisme exacerbé. Mais il serait vain de croire que, du jour au lendemain, les adversaires de la guerre aient renoncé à leurs opinions. Ils les ont conservées certes, mais ils ne les étalent plus, les journaux ne les mentionnent plus, les partis politiques de gauche ne les expriment plus. C’est pourquoi cette contestation ne concerne que quelques

71. Télégramme officiel émanant de la présidence du Conseil, transmis le 6 août 1914 par le ministère de l’Agriculture aux préfets de tous les départements, en vue de diffuser une proclamation extraordinaire au sujet de la vie rurale. in catalogue et recueil de textes de l’exposition *Les Basses-Pyrénées pendant la guerre 1914-1918*, op.cit., p. 35.

groupes sociaux épars, très minoritaires, et n'apparaît au grand jour qu'exceptionnellement.

Nous ne chercherons pas dans le cadre de cette étude à brasser un tableau exhaustif de ce courant, somme toute marginal. Nous en présentons surtout les principales composantes en les illustrant de quelques exemples littéraires précis. Trois thèmes majeurs apparaissent:

- l'internationalisme,
- l'anarchisme de droite et
- l'humanisme pacifique de quelques maîtres à penser de l'époque.

La contestation internationaliste est représentée, depuis le début du siècle, par le parti socialiste et l'idéologie qui le soutient, le marxisme. Jacques Thibault, figure principale de *L'été 1914*, la résume parfaitement dans la longue conversation qu'il a avec son frère Antoine, quelques jours avant la déclaration de guerre:

“Guerre à la guerre! Si elle éclate, il faut que le plus grand nombre possible de soldats partent avec cette conviction, bien ancrée, que la guerre est déchaînée par le capital, contre la volonté, contre les intérêts des prolétaires; qu'on les jette, malgré eux, dans une lutte fratricide, pour des fins criminelles. Cette semence-là, quoi qu'il advienne, ne sera pas perdue...”⁷².

C'est le thème classique de la guerre voulue par la bourgeoisie mais faite par le prolétariat, “contre ses intérêts”. Car, martelait le socialisme à la fin du siècle précédent, les guerres sont toujours des conflits bourgeois que les classes possédantes de deux pays différentes font semblant de se livrer, mais qui, au fond, les enrichit et conforte leur domination sociale, puisque c'est toujours le prolétariat qui en “fait les frais”. Cette argumentation, s'effondre le 31 juillet 1914 avec l'assassinat de Jean Jaurès, le seul homme politique français assez prodigieux pour entraver la dynamique de la marche à la guerre.

Pourtant, le pacifisme internationaliste s'était largement exprimé au cours des semaines précédentes, y compris dans un département aussi modéré, sur le plan politique, que les Basses-Pyrénées. La veille de la mort de Jaurès, un meeting avait même été organisé à Bayonne; un rapport administratif le présente comme un échec total — mais le projet a bien existé.

“Les sieurs Elosu, Brion, Dupont, Cazade, affiliés à la Bourse du

72. MARTIN DU GARD Roger: *L'été 1914*, op.cit., p. 110-111. L'origine de la discussion réside dans le projet de Jacques Thibault de rédiger un ouvrage critique sur le livre de Fritsch, *L'Internationalisme*.

travail, distribuèrent hier soir à 19 heures, place de la Liberté, à Bayonne, des prospectus annonçant le meeting contre la guerre organisé pour 21 heures, lorsque de violentes protestations se produisirent parmi les promeneurs. Elosu et ses trois camarades ont été entourés par une foule hostile qui n'a pas tardé à atteindre un millier de personnes environ qui les ont hués. Des actes de violence étant à craindre, M. le Commissaire central est parvenu à dégager Brion, Dupont et Cazade et à les faire entrer au poste de police afin de les protéger"⁷³.

Après la déclaration, ce courant se tarit totalement et n'apparaît plus au grand jour. Emporté par la vague patriotique des premières semaines de la guerre, il ne ressurgira qu'épisodiquement ensuite, à l'occasion des gestes de fraternisation accompagnant les veillées de Noël 1914 et 1915 ou au moment des mutineries de 1917. Mais il disparaît dans l'opinion publique française entre le 13 juillet et le 3 août.

Le courant anarchiste de droite était avant la guerre confidentiel à côté du précédent. Il était cependant représenté par quelques fortes personnalités dont on pouvait craindre que le prestige personnel entraverait la volonté d'union sacrée prônée par les gouvernants. Ce n'est pas le cas, là encore, son expression publique disparaît avec le début de la crise.

Mieux, un des hommes le plus populaires du pays, le chanteur Montéhus, connu à la Belle Epoque pour ses prises de position anarchistes, grand pourfendeur de l'ordre établi, de la religion, de l'armée, et de la bourgeoisie, se transforme au cours de l'été 1914 en farouche patriote. La guerre l'inspire, l'enflamme et son "répertoire de guerre" comptera plus de vingt chansons en 1918. L'évolution "exemplaire" d'un personnage aussi célèbre ne doit pas faire oublier que ses idées anarchistes d'avant-guerre imprègnent encore une partie de l'opinion publique, au début du conflit⁷⁴.

Le représentant le plus remarquable de ce courant est néanmoins Céline qui exprime son opinion par l'intermédiaire de Bardamu:

"On est en bas dans les cales à souffler de la gueule, puants, suintants des rouspignolles, et puis voilà! En haut le pont, au frais, il y a les maîtres et qui s'en font pas, avec des belles femmes roses et

73. Rapport adressé le 31 juillet 1914 par le sous-préfet de Bayonne au préfet des Basses-Pyrénées au sujet de l'organisation d'un meeting pacifiste par la section locale du Parti socialiste. Texte reproduit dans *Les Basses-Pyrénées pendant la guerre 1914-1918*, catalogue de l'exposition, op.cit., p. 29-30.

74. SAKA Pierre: *La chanson française des origines à nos jours*, Fernand Nathan, Paris 1980. Plusieurs textes sont reproduits, parmi lesquels "Nous t'attendons" et "Notre sol meurtri", p. 114-117.

gonflées de parfums sur les genoux. On nous a fait monter sur le pont. Alors, ils mettent leurs chapeaux haut de forme et puis ils nous en mettent un bon coup de la gueule comme ça: "Bandes de charognes, c'est la guerre! qu'ils font. On va les aborder, les saligauds qui sont sur la patrie no 2, et on va leur faire sauter la caisse! Allez! Allez! Y a de tout ce qu'il faut à bord! Tous en chœur! Gueulez voir d'abord un bon coup et que ça tremble: "Vive la Patrie no 1!" Qu'on vous entende de loin! Celui qui gueulera le plus fort, il aura la médaille et la dragée du bon Jésus! Nom de Dieu! Et puis ceux qui ne voudront pas crever sur mer, ils pourront toujours aller crever sur terre où c'est fait bien plus vite encore qu'ici!"⁷⁵

Céline ne cherche ni à démontrer ni à convaincre. Il crie sa révolte contre "les maîtres" de "la Patrie no 1" parce que lui, et avec lui, la masse anonyme des combattants, est parquée dans le camp des perdants, ceux qui, de toutes manières, qu'elle que soit la couleur politique des "maîtres", seront les premières victimes du conflit. C'est pourquoi il hurle sa haine et son incompréhension et s'attache, par des descriptions qu'il veut réalistes à montrer l'aberration de la guerre. Son témoignage, évidemment, est subjectif et son "réalisme" doit être en fonction de sa vision anarchiste des rapports humains. Mais le texte revêt une force de contestation dont la puissance laisse le lecteur interloqué. D'autant que, allant au bout de sa logique ("la guerre, somme toute, c'était tout ce qu'on ne comprenait pas")⁷⁶, la seule alternative qui s'offre à lui est la désertion.

En définitive, malgré la véhémence verbale de ces affirmations, le courant anarchiste demeure très limité dans ses effets. On peut penser que ces manifestations s'expriment parfois violemment dans les tranchées, à l'occasion d'un brusque accès de fièvre dû à la fatigue ou au découragement, mais elles demeurent masquées aux yeux de l'encadrement et, plus encore, de l'opinion publique. L'anarchisme de droite apparaît de ce fait davantage comme un réflexe de révolte, aussitôt éteint qu'il était spontanément apparu, que comme l'expression d'un mouvement idéologique qui mettrait en cause les bases mêmes du patriotisme français.

Nous pouvons parler en bref d'un troisième courant, dont les effets se révèlent presque aussi restreints, celui des intellectuels humanistes qui, pour des raisons souvent élevées, se posent des questions sur les bienfaits

75. CELINE Louis-Ferdinand: *Voyage au bout de la nuit*, op.cit., p. 18.

76. "J'avais comme envie, malgré tout, de comprendre leur/celle des combattants/brutalité. Mais plus encore, j'avais envie de m'en aller, énormément, absolument". in *Voyage au bout de la nuit*, op.cit., p. 21-22. Pourtant, non seulement Céline ne déserte pas, mais encore il manifeste un comportement héroïque au combat.

du patriotisme ambiant. Ce courant n'est pas ordonné, il se compose d'individualités qui ne cherchent pas à s'organiser en groupe de pression. Mieux, il s'exprime davantage par des doutes mesurés que par quelconque procès qui serait intenté au système de pensée dominant. A ce titre, il peut être considéré, comme le courant anarchiste de droite, comme secondaire et même dérisoire.

Les principales figures de cette tendance sont des écrivains et des maîtres à penser célèbres comme Georges Duhamel, Paul Valéry, Romain Rolland ou Jean Giraudoux.

CONCLUSION

Ce sentiment patriotique, tel qu'il a été défini — cocardier et agressif — a connu des vicissitudes pendant la guerre. Ayant été mis à l'épreuve des souffrances considérables, inhumaines, l'enthousiasme des premiers jours cède sa place à la contestation des combattants et des civils qui restent à l'arrière.

Le sens du devoir, appuyé par les articles des journaux et les discours inflammatoires des dirigeants de l'époque — Président, chefs des armées (généraux, colonels) et des ecclésiastiques qui jouaient un rôle important auprès de toute la population — sont les détonateurs du sentiment patriotique et du départ des soldats au combat "la fleur au fusil", dans une ambiance joueuse et entraînante. Mais la réalité ne va pas tarder à leur apparaître dans sa forme la plus horrible: c'est une véritable boucherie! Le bilan est considérable: 1.310.000 tués ou disparus, auxquels il faut ajouter 1.100.000 blessés.

Il faut demander réparation à l'Allemagne. Le ministre français des Finances, Klotz, déclare: "L'Allemagne paiera". Le Traité de Versailles, en 1919, par l'action de Clemenceau, opposée au Maréchal Foch, qui ne put que s'incliner finalement — faute de pouvoir trouver des partisans décidés à affronter Clemenceau — se borna à faire admettre dans un premier temps, au vaincu, le fondement moral et juridique des réparations, à savoir la responsabilité exclusive allemande dans le déclenchement de la guerre (art. 231) et le versement d'un acompte de 25 milliards de francs or dans un délai de deux ans, au terme duquel l'Allemagne devrait accepter les conclusions d'une commission qui déterminerait le montant de ses réparations, les modalités des versements et les parts respectives des Alliés.

Il n'y eut pas, en 1939, l'enthousiasme qu'avait soulevé la guerre en août 1914. "La spontanéité naïve des chants patriotiques de 1914 est bien loin. On répond à la convocation avec résignation et sans rêve glorieux".

En 1940, appel désespéré à Roosevelt — l'isolationnisme américain était trop fort pour qu'il pût y avoir autre chose qu'un appui moral —. Il n'y avait

plus que le choix entre la capitulation ou l'armistice. On parlait d'une résistance "hypothétique". Pétain était favorable à l'armistice. Ce dernier survivant des maréchaux de la période heureuse de la victoire (1918) pouvait-il encore rassurer les Français?

La rapidité d'une défaite avait jeté les Français dans un état de prostration. Ils voulaient sortir de ce cauchemar. En juin 1940, des armistices furent conclus. Les Etats-Unis étaient encore neutres, ils avaient un Ambassadeur à Vichy, où se trouvait, pour Roosevelt, le gouvernement légal, mais il mit en garde Pétain contre les dangers de la collaboration.

La première manifestation sérieuse de la Résistance (après l'Appel du 18 juin) fut organisée par les étudiants, le 11 novembre 1940. A Londres, de Gaulle avait peu d'audience. Mais, Churchill se résigna enfin à accepter de Gaulle comme "chef de toutes les Français libres". Et, de Gaulle dénia au gouvernement de Vichy toute légitimité. Il s'exclama:

"Il faut que la France soit présente à la victoire, alors elle retrouvera sa liberté et sa grandeur".

Grandeur de la France et Une France Libre sont les deux grands thèmes — le fondement même sur lequel les grandes idées de de Gaulle reposent. C'est une nouvelle conception du patriotisme. Lorsque Malraux s'adresse au Général de Gaulle et au peuple français, au moment du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon (le 19 décembre 1964), il déclare: "Attribuer peu d'importance aux opinions dites politiques, lorsque la nation est en péril de mort, la nation, non pas un nationalisme alors écrasé sous les chars hitlériens, mais la donnée invincible et mystérieuse qui allait remplir le siècle; penser qu'elle dominerait bientôt les doctrines totalitaires dont retentissait l'Europe; voir dans l'unité de la Résistance le moyen capital du combat pour l'unité de la Nation, c'était peut-être affirmer ce qu'on a, depuis, appelé le gaullisme. C'était certainement proclamer la survie de la France"⁷⁸.

Une fraternité entre les hommes de plusieurs pays fut organisée dans un combat commun: la Résistance. Les Résistants français étaient des combattants fidèles aux Alliés — mais ils voulaient cesser d'être des Français résistants pour devenir la Résistance française. D'abord frères dans et pour une même nation — cela nous rappelle la phrase écrite dans le journal *Le Patriote des Pyrénées* du 4 août 1914 "(...) Tous Français (...) tous frères dans le danger pour nous retrouver plus unis et plus forts au lendemain glorieux (...).

77. LEFRANC Pierre: *La France dans la Guerre, 1940-1945, Jour après jour*, éd. Plon, Paris, 1990, p. 8.

78. Discours de André Malraux lors du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon le 19 décembre 1964.

BIBLIOGRAPHIE

I. Ouvrages de référence

- Celine Louis-Ferdinand: *Voyage au bout de la nuit*, éd. Gallimard, Col. Folio, Paris, 1952.
 Martin du Gard: *Les Thibault III, L'été 1914*, éd. Gallimard, Coll. Folio, Paris, 1964.

Les journaux

- Le Patriote des Pyrénées*
L'Indépendant des Basses-Pyrénées

II. Ouvrages généraux

- Aghlhon et Nouschi: *La France de 1914 à 1940*, éd. Nathan, Paris, 1971.
 Ambrosi Christian, Ambrosi Arlette: *La France 1870-1981*, éd. Masson, Paris, 1981.
 Apies Philippe: *Histoire des populations françaises*, éd. du Seuil, Coll. Point Histoire, 1971.
 Barres Maurice: *L'œuvre de Maurice Barrès*, éd. Au club de l'honnête homme, Paris, 1966.
 Becker Jean Jacques: *Les Français dans la Grande Guerre*, éd. Robert Laffond, Paris, 1980.
 Bernard Philippe: *La fin d'un monde (1914-1929)*, éd. du Seuil, Coll. Points Histoire, 1975.
 Berstein Serge, Milza Pierre: *Histoire du vingtième siècle, 1900-1939*, éd. Hatier, Paris, 1986.
 Chabot Jean Luc: *Le Nationalisme*, éd. Puf, Paris, 1986.
 Droz Jacques: *Les causes de la Première Guerre Mondiale*, essai d'historiographie, éd. Seuil, Paris, 1973.
 Dufief Henri: *Le déclin de la IIIe République (1929-1938)*, éd. du Seuil, Coll. Points Histoire, 1976.
 Duby Georges, MANDROU Robert: *Histoire de la civilisation française, XVIIe-XXe siècle*, éd. Armand Colin, Coll. U, Paris, 1976.
 Duby Georges: *Histoire de la France nouvelle*, édition mise à jour, éd. Larousse, Paris, 1970.
 Dupeux G.: *La société française, 1789-1960*, éd. Colin, Coll. "U", Paris, 1964.
 Girardet Paul: *Le nationalisme Français: Anthologie 1871-1914*, textes choisis et présentés par Paul Girardet, éd. du Seuil, Paris, 1984.
 Giraudoux Jean: *Le guerre de Troie n'aura pas lieu*, éd. Bernard Grasset, Paris, 1935.

- Guiral P.: *La société française 1815-1914 vue par les romanciers*, éd. Armand Colin, Coll. "U", Paris, 1969.
- Izoulet Jean: *Les vingt commandements de la cité moderne, ou Les fondements civiques de la Patrie*, éd. Albin Michel, Paris.
- Manevy R.: *Histoire de la presse, 1914-1939*, éd. Corrèa, Paris, 1945.
- Meyer Jacques: *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*, éd. Hachette, Paris, 1967.
- Miquel Pierre: *La Grande Guerre*, éd. Fayard, Paris, 1969.
- Nere J.: *La Ille République, 1914-1940*, Colin, Paris, 1969.
- Peguy Charles: *Oeuvres poétiques complètes*, éd. Gallimard, Coll. La Pléiade, Paris, 1957.
- Peguy Charles: *Notre Patrie, in Oeuvres en prose, 1898-1908*, éd. Gallimard, coll. la Pléiade, Paris, 1959.
- Plumyene Jean: *Histoire du Nationalisme*, éd. Fayard, Paris, 1979.
- Remond René: *Introduction à l'histoire de notre temps, III Le XXe siècle, de 1914 à nos jours*, éd. du Seuil, Coll. Points, Paris 1974.
- Saka Pierre: *La chanson française des origines à nos jours*, Fernand Nathan, Paris, 1980.
- Simon Pierre-Henri: *L'esprit et l'histoire*, essai sur la conscience historique dans la littérature du XXe siècle, éd. Payot, coll. Petite Bibliothèque, Payot, Paris.
- Sternhell Zeev.: *Maurice Barrès et le Nationalisme Français*, préf. de Raoul Girardet, éd. A. Colin, Paris, 1972.

III. Revue, Catalogue, et Documents officiels.

- Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé*, documents officiels, Hachette, Paris, 1915.
- Les Basses-Pyrénées pendant la guerre 1914-1918*, Catalogue et recueil de textes de l'exposition organisée par Claude LAHARIE aux archives départementales des Pyrénées-Atlantiques, 1982.
- Partie Française*, Revue bimensuelle politique et littéraire.

ΠΕΡΙΛΗΨΗ

Όλγα Βανδώρου-Σταυροπούλου, *Ο Πατριωτισμός στη γαλλική κοινή γνώμη κατά την κήρυξη του πολέμου (Ιούλιος - Αύγουστος 1914)*

Η μελέτη αυτή πραγματεύεται την έκρηξη του πατριωτικού συναίσθηματος του γαλλικού λαού σε έναν συγκεκριμένο χώρο, στην επαρχία του Βέαρν της νοτιοδυτικής Γαλλίας, και έναν συγκεκριμένο χρόνο, Ιούλιο - Αύγουστο του 1914. Αναλύει το πώς οι Γάλλοι — που δεν πίστευαν στην έκρηξη ενός επερχόμενου πολέμου, θεωρώντας επί ένα μήνα την δολοφονική ενέργεια κατά του Αρχιδούκα και Αρχιδούκισσας της Αυστρίας σαν μια απλή διπλωματική κρίση — ξεσηκώθηκαν σε λίγες μέρες και «όλοι ενωμένοι», ξεχνώντας τις πολιτικές τους διαφορές, οργανώθηκαν για να πολεμήσουν τον κοινό τους εχθρό.

Εξετάζει τον τρόπο, με τον οποίο αυτό το επίτευγμα πραγματοποιείται, κάνοντας αναφορές στις δύο τοπικές εφημερίδες της επαρχίας του Βέαρν, την *Le Patriote des Pyrénées* και την *L'Indépendant des Basses-Pyrénées* και στα δύο μυθιστορήματα της γαλλικής λογοτεχνίας που πραγματεύονται ακριβώς τα γεγονότα των δύο αυτών μηνών του καλοκαιριού 1914: το *L'été 1914*, που αποτελεί μέρος του μυθιστορηματικού κύκλου των Thibault του Roger Martin du Gard, και το *Voyage au bout de la nuit* του Louis-Ferdinand Céline, καθώς επίσης και στους λόγους των μεγάλων πολιτικών ηγετών της Γαλλίας της εποχής εκείνης.

Καταλήγει στο ότι ο πατριωτικός ενθουσιασμός των Γάλλων τις παραμονές και τον πρώτο μήνα της επιστράτευσης οφείλετο στην ιστορία του γαλλικού λαού, ο οποίος από την Επανάσταση του 1789 θεωρεί ότι είναι υπερασπιστής της Ελευθερίας, του Πολιτισμού και της αυτοδιάθεσης των λαών.

Όμως το ενθουσιώδες αυτό πατριωτικό συναίσθημα, μπροστά στη φρικτή πραγματικότητα του πολέμου συνάντησε την αμφισβήτηση, τόσο των στρατιωτών, όσο και των ιδεολόγων της εποχής, για να αναζωπυρωθεί στο τέλος του Α΄ Παγκόσμιου Πολέμου, με συνέπειες την υπογραφή της Συνθήκης των Βερσαλλιών — Συνθήκη ταπεινωτική για τη Γερμανία, τη Γαλλία του Vichy και ένα νέου τύπου πατριωτισμό: αυτόν του Στρατηγού De Gaulle.